

Céline fait toujours scandale

La parution presque simultanée de trois essais contre l'auteur de « Voyage au bout de la nuit » dénote que le débat autour de cet écrivain reste vivace.

Pour Henri Godard, spécialiste de Céline, cette question renvoie au sens que chacun se fait de la littérature

Est-ce un hasard s'il s'est trouvé, en l'espace de trois mois, trois auteurs (1) pour publier des livres dirigés, tout ou partie, contre Céline ? Il était sans doute inévitable qu'en France les succès électoraux du parti de Le Pen et, au dehors, les entreprises de purification ethnique redonnent une actualité aux questions posées par Céline, sous une forme que l'on avait pu croire dépassée. Mais n'est-ce pas aussi un signe parmi d'autres de l'affaiblissement d'une notion qui nous serait pourtant plus que jamais nécessaire : la conscience de ce qu'est, au juste, la littérature et de ce qu'elle peut représenter pour nous ? Avec des tirs groupés de cette sorte, on finira par transformer le douloureux problème d'un écrivain d'une telle envergure, qui a prêté sa voix au racisme, c'est-à-dire au pire mal, en une « querelle Céline » qui opposera, par confusion, des gens que tout devrait réunir pour la défense de leurs valeurs communes.

Ces publications récentes n'ont

rien de vraiment nouveau. Il y a, dans l'opinion, un ressentiment contre Céline qui ne demande qu'à ressurgir. Mais elles sont plus radicales ou plus explicites que d'autres, et donnent un bon échantillonnage des voies qui s'offrent à ce ressentiment.

Il y a une forme personnelle, intime, de rejet de Céline, qui n'est que trop compréhensible et qui n'appelle pas de commentaire. Céline est quelqu'un qui a mis noir sur blanc, en imprimé, quelques-unes des formules les plus atroces du racisme en général et de l'antisémitisme en particulier, et, pis encore, qui n'en a pas manifesté de regret après guerre. On peut parfaitement juger, pour soi, qu'aucune valeur littéraire n'efface ce stigmate, et se refuser à le lire. Malraux dit à juste titre que les auteurs qui définissent la littérature, à un moment donné pour les lecteurs à qui elle est nécessaire, se composent de deux tiers qui sont communs à tous, et d'un troisième qui varie en fonction des préférences et des refus de chacun. Par ses prises de position,

Céline, qui eût sans doute pu compter dans les deux premiers tiers, non sans résistances, s'est clairement rangé dans le troisième.

La difficulté, parmi les tenants du contre Céline, commence avec ceux qui, partant de ce refus intime, viennent, quand ils écrivent, à ignorer ou à nier la force de l'œuvre, en totalité ou dans certains des livres où elle est généralement reconnue, ou encore à la dénoncer comme un danger.

On peut le faire, tacitement, en réduisant Céline à ses « idées ». Ne subsiste alors qu'un idéologue, très évidemment détestable, un héritier de Drumont et de Vacher de Lapouge. La seule question posée est de savoir de quel côté on fera porter le poids de cette détestation : vers la droite politique, comme on tend le plus souvent à le faire depuis l'affaire Dreyfus, ou vers une tradition plus ancienne de « gauche réactionnaire » ? Affaire de préférence politique.

On peut s'en prendre au prétendu « art de Céline ». Et si, littérairement parlant, il était nul ? Si tout cet art, politique et mercantile en réalité, avait consisté à se vendre à la réaction en détournant les forces révolutionnaires vers l'antisémitisme, comme la police secrète du tsar l'avait fait en son temps avec le faux des *Protocoles des Sages de Sion* ? Bel effet de mystification, et qui dure encore, et qui ne fait que s'étendre. Il était temps que quelqu'un ose dire ce qu'il en était de ce fameux art.

On peut malgré tout toucher de plus près à la littérature. On reconnaîtra alors à Céline une force et un intérêt d'écrivain, mais seulement dans ses deux premiers romans, *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit* (et plus couramment dans le seul premier). Silence sur les deux suivants, *Casse-pipe* et *Guignol's Band*. L'attaque sera concentrée sur les quatre derniers récits : *Féerie pour une autre fois*, *D'un châteaueu l'autre*, *Nord*, *Rigodon*. Elle se-

ra double : ce ne sont, sous couleur de romans, que des pamphlets déguisés ; leur style, s'il faut lui donner ce nom, n'est qu'une manoeuvre très consciente destinée à entraîner à son insu l'adhésion du lecteur à des idées condamnables. Voici l'œuvre romanesque à amputer de quatre volumes qui sont désormais parmi les plus lus. Que dire, alors, des critiques qui les prennent pour des romans et leur reconnaissent une authentique puissance littéraire ? Que ce sont des intellectuels parisiens, des es-

Henri Godard

thètes ; qu'ils sont tombés dans le panneau tendu par Céline ; qu'ils relèvent d'un post-modernisme défini par l'oubli des valeurs morales et politiques ; *a priori* incapable d'être touché par la voix de Robert Antelme ou de Primo Levi.

Les pamphlets d'avant-guerre et du temps de guerre étaient des écrits d'action. Ils visaient, à leur date, à infléchir l'opinion publique. Ils mettaient au service de cet effort une partie des moyens littéraires de Céline (celle que lui permettait d'employer une rédaction presque au courant de la plume, comparée à l'élaboration). Les quatre derniers récits, qui n'en font en réalité qu'un seul, racontent en quinze cents pages les derniers jours de Céline à Montmartre en juin 1944, puis ses étapes à travers l'Allemagne jusqu'au Danemark en mars 1945. Le récit est délibérément visionnaire. Personnages, épisodes, décors, sont à tout moment, sans que cela puisse échapper à aucun lecteur, marqués par l'outrance, poussés à la caricature, transposés selon des lignes qui sont depuis toujours celles de l'imaginaire célienien. Au milieu de cette vaste fresque, deux ou trois douzaines de phrases, formules ou allusions qui peuvent être considérées comme des échos de l'obsession, dont Céline ne s'est donc pas défait de 1945

à sa mort en 1961, d'un complot juif universel. La question est de savoir comment le lecteur les lit lorsqu'il les rencontre. Est-il anesthésié par le style au point de ne plus les percevoir ou de ne plus s'en choquer ? Et s'il les perçoit et y réagit comme il se doit, les prend-il pour la raison d'être du récit, sa cellule séminale, ou bien comme une provocation parmi beaucoup d'autres, ou encore comme un déchet ? Sur la réponse de chacun à cette question, se joue sa vision de Céline et, pour une part, sa conception de la littérature.

Les quinze cents pages de ces quatre derniers romans offrent une image unique d'un moment décisif de l'histoire de ce siècle, l'apocalypse des derniers mois de la deuxième guerre mondiale.

Céline y accumule des visions de destruction et de folie, qui prolongent les interrogations nées du spectacle de la guerre de 14 sur l'homme qui s'est donné les moyens de telles destructions et qui profite si vite des situations de paroxysme pour virer à cette folie. Il y mène jusqu'à leurs ultimes conséquences les innovations qu'il a introduites dans la langue et dans la narration. Jamais n'a été aussi sensible, ligne à ligne, ce second souffle qu'il a donné à la langue littéraire en y intégrant des éléments empruntés à l'oral, à la langue populaire et à l'argot. Jamais ne s'est plus clairement manifestée la force comique qu'il a redonnée au français.

Les énoncés qui rappellent l'obsession raciste sont à situer au sein de cet ensemble. Si, considérant qu'on ne saurait dissocier la littérature de la morale, on juge ces énoncés selon ce seul dernier point de vue, ils peuvent suffire à réduire tout le reste à néant. Mais il ne manque pas, dans notre littérature, d'exemples de cette dissociation, œuvres condamnées sur le moment et, aujourd'hui, reconnues par tous. On peut se réjouir qu'il

existe, en sens contraire, des œuvres dans lesquelles valeur morale et valeur littéraire se conjuguent sans non plus en déduire nécessairement que l'une ne peut pas aller sans l'autre. Pourquoi donc quelqu'un qui ressent, à la lecture de ces romans, le choc des énoncés en question et n'imagine pas qu'ils puissent, dans le contexte où ils se trouvent, pousser qui-conque à l'antisémitisme, conscient que l'effet littéraire peut se nourrir aussi bien d'indignation, nierait-il l'œuvre dans laquelle ils sont pris ?

Nous avons besoin de valeurs morales, et en particulier d'une vigilance de chaque jour sur l'éternelle résurgence du racisme autour de nous. Mais nous n'avons pas moins besoin de la valeur de l'art, et, pour ce qui est de la littérature, de ce qu'elle seule peut nous apporter : une image de nous-mêmes, de notre condition, de notre histoire, donnant matière à des œuvres qui existent par elles-mêmes, selon des critères et des références qui leur sont propres et qui les constituent en un ordre de réalité spécifique, de sorte que, même là où l'image est sombre, le sentiment que nous en retirons est celui d'une victoire.

Céline, pour des lecteurs adultes et assez sûrs d'eux-mêmes, est l'occasion de constater que la littérature tient encore, à son point de plus extrême tension avec la morale, sans l'annuler ni être annulée par elle. C'est pourquoi on ferait mieux de s'efforcer de comprendre ce qu'il nous enseigne sur la littérature, au lieu de chercher à l'en exclure.

(1) *L'Art de Céline et son temps*, de Michel Bounan, (111 p., 40 F) (voir « Le Monde Poches » du 2 février) ; *La Gauche réactionnaire*, de Marc Crapez (Berg International, 346 p., 140 F) ; *Contre Céline*, de Jean-Pierre Martin, (José Corti, 192 p., 90 F). Henri Godard, lui, a publié *Céline scandale* (Gallimard, 1994).

VIENT DE PARAÎTRE

LES PARADIS PERDUS
LES MALAISES
DE NOVEMBRE



Jacques DARCANGES

Éditions de l'Orme

« De la grande Littérature, la vraie, celle qui s'inscrit dans la durée.

Un livre magique.

La vie même et le « sens » retrouvés ».

Micromégas

Edition de luxe - Tirage limité

98 F

Éditions de l'Orme

Distribution DISTIQUE
28600 Luisant - Fax : 02.37.30.57.12

Le Monde - 16 mai 1997